



HAL
open science

[Compte rendu de]: Chün-Fang Yu, Kuanyin: The
Chinese Transformation of Avalokiteśvara

François Lachaud

► To cite this version:

François Lachaud. [Compte rendu de]: Chün-Fang Yu, Kuanyin: The Chinese Transformation of Avalokiteśvara. Cahiers d'Extrême-Asie, 2001, p. 211-221. halshs-03134283

HAL Id: halshs-03134283

<https://shs.hal.science/halshs-03134283>

Submitted on 8 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chün-Fang Yu, *Kuanyin. The Chinese Transformation of Avalokiteśvara*

François Lachaud

Citer ce document / Cite this document :

Lachaud François. Chün-Fang Yu, *Kuanyin. The Chinese Transformation of Avalokiteśvara*. In: Cahiers d'Extrême-Asie, vol. 12, 2001. Religions chinoises : nouvelles méthodes, nouveaux enjeux. pp. 211-221;

https://www.persee.fr/doc/asia_0766-1177_2001_num_12_1_1172

Fichier pdf généré le 06/02/2019

[Compte rendu/Book Review]

Chün-Fang YU, *Kuanyin. The Chinese Transformation of Avalokiteśvara*, New York: Columbia University Press, 2001, p. xiii + 640, ISBN : 0-231-12028-1 (relié), 0-231-12029-X (br.).

À Madame Junko Frank,

Psychanalyse littéraire – critique thématique – métaphores obsédantes, etc. *Que dire à ces gens qui, croyant posséder une clef, n'ont de cesse qu'ils aient disposé votre œuvre en forme de serrure ?*

Julien Gracq, *Lettrines*.

近代唐補陀山有金、帝掘之。遂金不出。或美女來穴口、籃入魚賣。皆見之戀慕。亦自穴出愛着。女云「我助汝等者也」。皆所思不思議、數日掘穴、巖拔塞閉、美女失所在。皆遁危命思、美女山大士。籃中魚忽成蓮華。無疑大士也。自夫止掘、帝一入尊敬也。唐人於長崎、委細語之也。¹

Ces derniers temps, on affirma que sur le Mont Putuo il y avait de l'or. L'empereur fit creuser mais, pour finir on n'obtint pas celui-ci. Un jour une jolie femme vint au bord du trou, elle avait dans son panier des poissons qu'elle voulait vendre. Toutes les personnes, en la voyant, tombèrent amoureuses d'elle. Et, lorsqu'elle sortit du trou, leur désir amoureux continua. La femme leur dit : « Je suis une personne qui veut vous aider ». Tous trouvèrent cela étrange. Dans le trou qu'ils avaient creusé pendant plusieurs jours, il y eut un éboulement de roches et le trou fut bouché. Ils ne surent plus où se trouvait la belle femme. Ils échappèrent tous à une situation périlleuse où leur vie était en danger et songèrent que la femme devait être le bodhisattva de cette montagne. Les poissons de son panier se transformèrent immédiatement en fleurs de lotus. Il n'y avait plus de doute : cette femme était un bodhisattva. Ils cessèrent dès lors de creuser et l'empereur accorda une dévotion encore plus grande [à la divinité]. Une personne venue de Chine et se trouvant à Nagasaki m'a raconté en détail cette histoire

Cette anecdote est tirée d'un recueil japonais d'anecdotes bouddhiques intitulé *Shobutsu kannō kengō sho* 諸佛感應見好書 (Livre de l'examen des marques et des réponses miraculeuses des divers buddhas), composé par un moine zen de l'école Sōtō appelé Yūsen Sekizui 猷山石髓, et publié en 1726 (Kyōhō, 11). Le texte se trouve dans une série d'anecdotes consacrées à Guanyin, même si le nom du bodhisattva ne figure pas dans le récit.

¹ Texte dans *Bukkyō setsuwa shūsei* 佛教說話集成 (Collection de recueils d'anecdotes bouddhiques). Tōkyō: Kokusho kankōkai, coll. « Sōsho Edo bunko », 1990, p. 61.

Pendant des siècles, en Chine et au Japon, divers recueils d'anecdotes bouddhiques consacèrent un chapitre ou deux aux miracles de cette divinité bouddhique. Ici, la transformation des fleurs en lotus, la disparition de la mystérieuse et envoûtante figure féminine sont les signes d'un mystère, d'un événement miraculeux qui renaît sous la plume maladroite de son auteur ; celui-ci le tenant d'une personne chinoise – un marchand sans aucun doute – se trouvant à Nagasaki, la porte d'accès au monde extérieur du Japon, en ces années de fermeture officielle du pays. Ce récit est en fait l'une des légendes rapportées sur la Guanyin dite au Panier de poissons 魚籃觀音.² Cette figure de *belle dame compatissante* se retrouve dans plusieurs des fictions d'un autre écrivain japonais, moderne cette fois-ci, Izumi Kyōka 泉鏡花(1873-1939), notamment dans un récit tout imprégné de bouddhisme et dont l'héroïne évoque, par plusieurs de ses traits, la figure de Kannon, à la fois maternelle et aimante : *Ryūtan dan* 龍潭譚 (Histoire du gouffre du dragon) (1896).³

ちかまさりせる^{おもて}面^{まゆ}けだかく、眉^{ひとみ}あざやかに、瞳^{はな}すずしく、鼻^{たか}やや高く、唇^{くちび}の紅^{ひたひ}なる額^{ほほ}つき頬^{らふ}のあたり^{かほ}朧^{おも}たりたり。こは豫^{つめ}てわがよしと思^{ひな}ひ詰^{しりびと}たる難^あのおもかげによく似^{おわ}たれば貴^{たれ}き人^{ひと}ぞと見^みき。知^し人^{りびと}にはあ^らざれど、はじめて逢^あひし方^{かた}とは思^{おも}はず、さりや、誰^{たれ}にかあらむとつくづくみまもりぬ。⁴

Ce visage, plus beau à mesure qu'il s'approchait, était plein de noblesse, les sourcils magnifiques, les pupilles splendides de pureté, le nez haut, les lèvres écarlates, le front et les joues admirables. La ressemblance que j'y voyais avec mes poupées de princesses qui, depuis toujours, avaient occupé mes pensées, me donna l'impression d'une personne de haut lignage. Ce n'était point quelqu'un de ma connaissance, et pourtant je ne pouvais admettre que je la rencontrais pour la première fois : mes yeux restaient posés sur elle en m'interrogeant sur son identité.

Deux images japonaises, dans une tradition riche d'influences chinoises, prises à dessein dans des textes pré-modernes et modernes, serviront de portail à ce compte rendu. Elles auraient pu céder leur place à des centaines d'autres, puisées dans la tradition de Chine ou dans celle du Japon. Leur présence bienveillante attestera de la puissance rémanente de certaines images encore à l'œuvre du bouddhisme et de son panthéon...

Le bodhisattva Guanyin 觀音 – Kannon au Japon, « L'Être d'Éveil qui considère les voix du monde », est l'une des figures les plus importantes parmi les divers Vénérés 尊 du panthéon bouddhique des pays d'Extrême-Orient. Suivre

² Sur ce type d'iconographie japonaise, voir Bernard Frank : *Le panthéon bouddhique au Japon – Collections d'Emile Guimet*. Paris: Réunion des Musées nationaux, 1991, pp. 120-121.

³ Voir texte dans *Kyōka zenshū* 鏡花全集 (Œuvres complètes de Kyōka). Tōkyō: Iwanami shoten, 1942, rééd. 1986, vol. III, pp. 3-33.

⁴ *Ibid.*, p. 17.

les évolutions de celui-ci dans le contexte du monde chinois, à travers les sources canoniques, les apocryphes (les « écritures locales », selon la terminologie de l'ouvrage), la littérature édifiante, les diverses formes d'iconographie et la dévotion populaire : telle est l'entreprise gigantesque de Madame Yu Chün-Fang 于君方 dans son livre. Dans le genre un peu délaissé des études thématiques consacrées à une divinité, c'est l'un des chefs-d'œuvre de l'historiographie religieuse récente. Les hasards du monde anglo-saxon de la recherche ont fait coïncider sa parution avec un autre livre impressionnant dans le même domaine : celui de David A. Brading sur Notre Dame de Guadalupe (*Mexican Phoenix. Our Lady of Guadalupe : Image and Tradition across five Centuries*. Cambridge, Cambridge University Press, 2001, 444 p.). Deux figures féminines, deux univers – le Mexique et la Chine – où se mêlent les croyances autochtones et les sources scripturaires canoniques, deux formes d'acclimatation d'une religion universelle à un contexte de civilisation particulier, deux types de rapports à l'image et au texte : les similitudes de méthode sont nombreuses entre les deux travaux. Leur lecture croisée revêt d'ailleurs un grand profit : dans un domaine où les recherches érudites se sont parfois confinées à une acribie boulimique sans grande portée, à un épluchage des matériaux scripturaires – le *scalpel adamantin* du bouddhologue est un accessoire qu'il partage volontiers avec le théologien, voire à une histoire de l'art descriptive et acritique, il convient de saluer et de mesurer l'originalité de livres de cette ampleur.⁵

Le rôle des images et des cultes aux Vénérés du panthéon bouddhique a fait l'objet des recherches de Bernard Frank, depuis les débuts de son enseignement jusqu'aux cours au Collège de France, entièrement consacrés à l'iconographie religieuse. La science admirable qu'il déploya dans ses travaux lui fit écrire lors de sa leçon inaugurale ces lignes qui peuvent, dans le contexte de l'ouvrage de Madame Yu, servir d'introduction au travail qu'elle a mené sur Guanyin. Bernard Frank y situe en effet les enjeux méthodologiques et pratiques de ce type d'approche systématique, très rare selon lui, y compris chez les savants japonais :

L'une des raisons en est sans doute que la question des personnages se trouve située comme en porte à faux entre diverses spécialités qui demeurent assez isolées les unes des autres : d'un côté l'histoire des dogmes, étudiée d'un point de vue surtout confessionnel et, donc, ce qui est normal, particulariste ; de l'autre l'histoire de l'art qui, il va de soi, ne considère les figures cultuelles que dans la mesure où elles ont inspiré des représentations d'intérêt archéologique ou esthétique ; enfin

⁵ Sur Guanyin en Chine et sur la féminisation de son apparence, se reporter à l'article de référence de Rolf A. Stein : « Avalokiteśvara/Kouan-yin, un exemple de transformation de dieu en déesse », *Cahiers d'Extrême-Asie* 2, 1986, pp. 17-80.

l'ethnographie qui, par le biais de l'étude des fêtes ou de l'organisation des groupements religieux, trouvait, à l'occasion, les personnages sur son chemin, mais fit longtemps grise mine aux croyances bouddhiques dont elle admettait mal l'intégration à la tradition locale.⁶

Les crispations, les frilosités, les écueils du dogmatisme, les présupposés idéologiques et de méthode avaient confiné les études sur les figures du panthéon bouddhique dans une sorte de *no man's land* savant, aux frontières bien délimitées. La difficulté aigüe de réunir ouverture d'esprit et science critique, de mener un labeur patient et sans laxité qui permît d'unir le texte, le terrain et l'image expliquent sans doute l'absence de livres qui dépassent les limites étroites de la monographie.⁷ Madame Yu est, à plus d'un titre, la personne la plus à même de réunir les compétences étendues, nécessaires au traitement d'un sujet si vaste. D'abord par son travail sur le renouveau du bouddhisme chinois sous les Ming, puis par ses recherches sur les pèlerins et les sites sacrés en Chine.⁸ Il faut également noter son souci de ne jamais opposer dans ses recherches le monde de la religion populaire et celui de l'exégèse savante. Comme elle l'écrit dans son introduction :

Scriptures, miracle tales, myths, art, literature, rituals, and pilgrimages are some of the media I discuss in the following chapters. Monks, literati, poets, artists, and common women and men have all contributed to the creation and dissemination of the cult. It is my hope that as we begin to see how the cult of Kuan-yin took root in China, we will no longer simplistically assign it to any neat niche that can be labeled "Buddhist" in contrast to Confucian or Taoist, or "popular" in contrast to "elite" (p. 22).

Les questions auxquelles l'auteur pense avoir répondu dans son livre portent sur la popularité de Guanyin en Chine, sur le sens du mot popularité dans les religions chinoises et sur les moyens ayant assuré la faveur du bodhisattva auprès des diverses catégories de la population. Le plan général de son ouvrage est conçu selon un mode didactique, de nature à introduire le lecteur dans l'histoire complexe de la sinisation du bouddhisme déchiffrée au prisme de l'une de ses figures les plus importantes. Les chapitres, dont certains reprennent des

⁶ *Dieux et Bouddhas au Japon*. Paris: Éditions Odile Jacob, 2000, p. 48. L'absence de références au travail de Bernard Frank, remplacé par Louis Frédéric, a de quoi étonner dans un ouvrage où plusieurs études françaises figurent. La bibliographie comporte malheureusement quelques fautes d'accent et d'orthographe. On les retrouve également pour les travaux japonais cités.

⁷ Il convient de mentionner ici le livre de Françoise Wang-Toutain : *Le bodhisattva Kṣitigarbha en Chine du V^e au XII^e siècle*. Paris: Presses de l'École française d'Extrême-Orient, 1998.

⁸ Se reporter au volume coédité avec Susan Naqin : *Pilgrims and Sacred Sites in China*. Berkeley et Oxford: University of California Press, 1992.

publications antérieures, sont agencés de manière assez souple, leur lecture consécutive ne donnant pas toujours l'impression d'un plan rigoureux. Ceci étant, la polyphonie engendrée par ce *patchwork* aux coutures parfois minces, n'entrave en rien la progression du livre qui, dans son allure changeante au fil des chapitres, dans ses changements de focale et de modes de rédaction, conduit son lecteur avec force à travers les multiples sources utilisées. L'auteur suit l'implantation du culte de Guanyin depuis l'époque des Six Dynasties jusqu'à la fin de la période impériale, en ajoutant, pour faire bonne mesure, une partie sur les pèlerinages actuels qui lui sont dédiés. Les données contemporaines sont toujours mêlées aux textes et aux images anciens, elles semblent devoir en être la trace indurée ou l'aboutissement encore vivant d'une évolution multiséculaire.

Après une longue introduction générale qui aborde notamment la figure d'Avalokiteśvara dans le monde indien, le premier chapitre est consacré aux sources canoniques. Il présente et analyse les divers textes ayant contribué à l'élaboration des formes de Guanyin à partir des débuts de l'aventure bouddhique en Chine. Parmi les sūtras étudiés pour leur importance dans le culte de Guanyin, dans une recension systématique et très claire, accompagnée de la traduction limpide des passages les plus importants, Madame Yu accorde bien sûr une large part au *Sūtra du Lotus*, dans les deux versions chinoises principales : celle de Dharmarakṣa (239-316) intitulée *Zheng fabua jing* 正法華經 (Sūtra du Lotus de la Loi correcte) et celle de Kumārajīva (344-413 ou 350-409) le *Miaofa lianhua jing* 妙法蓮華經 (Sūtra du Lotus de la Loi merveilleuse). Elle montre bien comment ce texte, si important pour le bouddhisme d'Extrême-Orient, a contribué à la diffusion du culte du bodhisattva. Elle analyse longuement le vingt-cinquième chapitre intitulé « La Porte universelle de l'être d'éveil Considérant les voix du monde » 觀世音菩薩普門品 ; chapitre qui constitue une partie assez peu liée à l'ensemble du *Sūtra du Lotus* et qui a existé comme sūtra indépendant assez tôt. Il était alors désigné sous le nom de *Sūtra de Guanyin* 觀音經 (ch. *Guanyin jing*) et de *Pumenpin* 普門品 (skt. *Samanta-mukha-parivarta*). L'auteur, tout en insistant sur l'importance de ce texte, encore aujourd'hui au centre des réceptions liturgiques des écoles Tiantai et *chan*, revient également sur l'origine indienne des trente-trois formes de Guanyin 三十三觀音 et sur la difficulté de percevoir leur symbolisme initial dans le contexte chinois (cf. pp. 45-47). Parmi les textes fondamentaux ayant assuré la diffusion du culte de Guanyin en Chine à partir des Six Dynasties, Madame Yu traite plus longuement du *Sūtra de visualisation d'Amitāyus* (ch. *Guan Wuliangju jing*) 觀無量壽經 et du *Śūraṅgama sūtra* 首楞嚴經. Dans ces sūtras la figure de Guanyin, même si l'on perçoit les prodromes d'une indépendance relative en tant que divinité, reste subordonnée tantôt à Śākyamuni, tantôt au buddha Amitābha. Dans son souci, parfois légèrement teinté de systématisme, de saisir l'émergence de la figure de Guanyin en tant que divinité chinoise indépendante, Madame Yu insiste sur l'importance des

sūtras liés à l'ésotérisme qui furent parfois négligés dans les études sur le bodhisattva. Les pages dévolues à cet aspect du développement du culte de Guanyin sont très éclairantes et assez novatrices. Ainsi, le *Kāraṇḍavyūha sūtra* 大乘莊嚴寶經, avec sa recension mythologique de la biographie de Guanyin, joua-t-il un rôle décisif dans la constitution du bodhisattva comme divinité. Ces textes tardifs de l'ésotérisme indien se situaient dans un contexte de conflit ouvert avec l'hindouisme et le développement en son sein des cultes de Śiva et de Viṣṇu. Avalokiteśvara prit peu à peu, dans la lignée de ces textes, les traits d'un sauveur de l'univers. De même, les sūtras ésotériques consacrés aux formules, *dhāraṇī* (ch. *miyu* 密語), permirent de doter Guanyin d'attributs salvifiques indépendants qui contribuèrent à sa popularité. Les données du bouddhisme indien nécessitaient d'être acclimatées aux modes de pensée et aux formes de culte autochtones. L'auteur, dans son souci jamais démenti de suivre la figure chinoise de Guanyin, consacre son second chapitre aux textes bouddhiques composés en Chine et traitant du bodhisattva.

Les « apocryphes » portant sur Guanyin en Chine font l'objet d'analyses détaillées. Celles-ci sont précédées de remarques méthodologiques sur le statut de ces textes. Le monde des apocryphes, des textes pour lesquels, à l'origine, aucune version sanskrite n'était attestable, ni aucun traducteur indien ou d'Asie centrale identifiable, a gardé un statut ambigu dans le bouddhisme chinois et, plus tard, japonais. Madame Yu, dans la droite ligne des travaux menés par Makita Tairyō, Robert Buswell, Kuo Liying et Stephen Teiser, essaie de proposer une approche des apocryphes plus subtile et plus fine que celle ayant généralement eu cours jusqu'à une date récente.⁹ Elle rappelle le point essentiel : les textes autochtones demeuraient dans l'ensemble fidèles à la tradition. Conservateurs dans leurs grandes lignes, ils jetaient un pont entre l'*auctoritas* des sources indiennes et les pratiques chinoises. Ils ne jouèrent jamais pour le culte de Guanyin un rôle révolutionnaire dans la perception de la figure du bodhisattva, mais ils approfondirent plusieurs des caractéristiques de la divinité qui, en relation avec les textes des recueils de *mirabilia* et de biographies des moines éminents traités dans les deux chapitres suivants, furent les relais de son acclimatation et de sa popularité dans le panthéon chinois. Le cas d'école au cœur du chapitre est l'apocryphe intitulé *Gaowang Guanshiyin jing* 高王觀世音經 (Sūtra de Guanyin du roi Gao) pp. 110-118. Madame Yu montre dans son commentaire sur l'élaboration de ce type d'apocryphes combien le chapitre du *Lotus* consacré à Guanyin – « La Porte universelle de l'être d'éveil Considérant les voix du monde » – a joué un rôle de *basse continue* sur lequel furent élaborés les nouveaux développements du culte de Guanyin. Les apocryphes ont cette caractéristique de croître sur le terreau fertile des textes orthodoxes qu'ils

⁹ Sur ce point, se reporter à Kuo Liying : « Sur les apocryphes bouddhiques chinois », *BEFEO* 87-2, 2000, pp. 675-705.

inscrivent, par de subtiles variations, sur le sol chinois. L'examen des sūtras apocryphes contenant des *dhāraṇī* semble indiquer la même tendance : à savoir, une tentative de rendre la pratique religieuse plus accessible en l'ancrant dans les spécificités locales. Ces textes sont également à l'origine de plusieurs formes iconographiques de Guanyin qui se développèrent en Chine. Madame Yu revient longuement sur celles-ci dans son sixième chapitre (pp. 223-262).

Les deux chapitres suivants sont consacrés aux recueils d'anecdotes et de miracles attribués à Guanyin ainsi qu'à l'examen de certaines figures monastiques identifiées au bodhisattva.¹⁰ La logique de ces récits – ici les remarques de Madame Yu vaudraient tout aussi bien pour les anecdotes sur Kannon rédigées en grand nombre au Japon – repose sur le principe de la « manifestation en réponse de la divinité ». Les textes examinés sont le *Guangshiyin yingyanji* 光世音應驗記 (Mémoire des manifestations en réponse d'Avalokiteśvara) de Xie Fu 謝敷 (milieu du quatrième siècle) complété par Fu Liang 傅亮 (374-426), le *Xu Guangshiyin yingyanji* 續光世音應驗記 (Suite au Mémoire des manifestations en réponse d'Avalokiteśvara) de Zhang Yan 張演 (début du cinquième siècle) et le *Xi Guangshiyin yingyanji* 繫光世音應驗記 (Supplément au Mémoire des manifestations en réponse d'Avalokiteśvara) de Lu Gao 陸杲 (459-532). Ces recueils de miracles, souvent inspirés du *Pumenpin* dans la traduction de Kumārajīva, permirent, outre la diffusion de la figure de Guanyin, d'introduire auprès de larges catégories de la population la notion de *karma*, souvent exposée à la lumière de celle de *baoying* 報應 « réponse réciproque », ainsi que celle du Buddha ou d'une divinité – Guanyin notamment – assumant le rôle traditionnellement dévolu au Ciel et à la Voie. Certes, les Vénérés bouddhiques demeurent dans la vacuité et la quiescence de la contemplation des sublimes vérités de leur religion, mais, sollicités par leurs fidèles – *yan* 驗, ils répondent à leurs demandes – *ying* 應. Les remarques de Madame Yu sur ce genre littéraire et sur sa portée rejoignent celles formulées par Robert Ford Campany dans son livre traitant des *zhiguai* 志怪 « chroniques de l'étrange » à l'époque des Six Dynasties.¹¹ Il fallait donner au public, notamment en réaction au confucianisme et au taoïsme, des recueils de *testimonia*, de preuves et de signes de la présence active des divinités indiennes. La stratégie employée dans la rédaction de la plupart de ces textes, souvent fondés sur la même trame quelque peu répétitive, visait à enraciner la notion de manifestation d'une divinité comme Guanyin. Il s'agissait, avant tout, de fabriquer des récits brefs « donnés comme véridiques et destinés à être insérés dans un discours pour convaincre un auditoire par une

¹⁰ Yu utilise largement pour les textes qu'elle cite l'édition de Makita Tairyō : *Rikuchō koitsu Kannon reigenki no kenkyū* 六朝古逸觀世音應驗記の研究. Kyōto: Heirakuji shoten, 1970.

¹¹ Voir : *Strange Writing. Anomaly Accounts in Medieval China*. New York: State University of New York Press, 1996, pp. 321-334.

leçon salutaire ». ¹² Les divers publics et auditoires touchés par ce type de textes montrent que, sous l'action conjointe des références scripturaires du bouddhisme savant et de sa diffraction dans la littérature miraculeuse, Guanyin avait pris place dans une couche assez large de la population. Le genre des recueils d'anecdotes bouddhiques a, en fait, en Chine comme au Japon, évolué depuis une évocation des sites sacrés, des doctrines, des personnages vénérés et de leur histoire en Inde jusqu'à l'examen de leurs manifestations locales, plus faciles à saisir et, surtout, plus promptes à faire naître dévotions et conversions. L'interface assurée par les apocryphes et par les récits de miracles et de prodiges se combina avec les vies de moines considérés comme des avatars de Guanyin.

Les légendes de Miaoshan 妙善 – le chapitre que lui consacre Madame Yu est un modèle de rigueur et d'intelligence méthodique – et celles portant sur l'île de Putuo, sont deux autres versants du culte de Guanyin en Chine. Parmi les légendes et les miracles liés à Guanyin en Chine, Miaoshan présente comme caractéristique de n'être pas simplement une manifestation du bodhisattva, mais une personne dont la vie est l'incarnation ici-bas de Guanyin. Miaoshan est, en fait, un défi à la fois à l'orthodoxie confucéenne et à son idéologie familialiste ainsi qu'au bouddhisme et à son idéal monastique. Le Putuo shan 普陀山 qui devint au fil des siècles le Potalaka chinois est l'un des lieux de pèlerinage emblématiques de l'inscription, y compris géographique, du bouddhisme sur le sol chinois. Bien sûr, Guanyin pouvait se manifester en tout lieu, mais en l'associant à un site précis, il fallut à la fois produire une légitimité physique et métaphorique. Celle-ci, à son tour, nécessita l'élaboration de types iconographiques particuliers : ceux-ci se cristallisèrent dans la forme de Guanyin appelée : Nanhai Guanyin 南海觀音 « Guanyin de la Mer du Sud ». La littérature populaire devait la consacrer sous ces traits. Ainsi le *Xiyou ji* 西遊記 (*La Pérégrination vers l'Ouest*) dont Madame Yu cite un passage très descriptif. La référence précise à celui-ci (chapitre VIII) ne figure pas dans son livre, seule la traduction est mentionnée :

碧玉紐、素羅袍、祥光籠罩、錦絨裙、金落索、瑞氣遮迎。眉如小月、眼似雙星。玉面天生喜。朱唇一點紅。¹³

Les boutons de jade de sa tunique blanche
Baignent dans une lumière d'heureux auspices.
Sa jupe de brocart aux cordons d'or lisse
Des effluves de bon augure qui l'encensent.
Ses sourcils sont lune nouvelle,
Ses yeux une paire d'étoiles.

¹² Voir Jacques Le Goff : « Le temps de l'exemplum », dans *L'imaginaire médiéval*. Paris: Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1985, pp. 99-100.

¹³ Nous suivons le texte de l'excellente édition critique : *Xiyou ji jiaozhu* 西遊記校注 (Édition annotée de la *Pérégrination vers l'Ouest*). Taipei: Liren shuju, 1997, vol. I, p. 149.

Joie céleste sur son visage,
Ses lèvres sont double tache de rouge.¹⁴

Ce type de transformation d'une figure du panthéon bouddhique – *a fortiori* aussi connue que Guanyin – en personnage de fiction serait d'ailleurs, malgré quelques exemples japonais, l'une des lignes de fracture entre la littérature chinoise et celle du Japon. Ajoutons que le *Xiyouji* ne saurait être comparé à la littérature édifiante qui le précéda en Chine et qui connut une grande diffusion au Japon. Les traits de Guanyin, selon Madame Yu, ne sont jamais sexualisés au sens fort du terme : la féminisation n'implique pas nécessairement de doter le bodhisattva d'attributs de nature à induire une érotisation. Pourtant, ici, les termes utilisés sont ceux de la poésie chinoise quand il s'agit de décrire une belle femme. Dans sa volonté de montrer l'originalité du processus de sinisation de Guanyin, d'illustrer une évolution rappelant le *non fecit taliter omni natione* (Il n'a point traité de la sorte toutes les autres nations) du Psaume 147, il aurait peut-être fallu insister sur ce mode particulier de représentation de Guanyin dans la littérature populaire en langue vulgaire.

Plusieurs chapitres du livre – en réalité presque tous – accordent une large part à l'iconographie et aux représentations artistiques. Celles-ci ne sont pas traitées comme des *leurrés qui persuaderaient les yeux* du lecteur au fil des descriptions écrites. En tant que tel, le chapitre VI (pp. 223-262) est le seul qui soit en entier consacré aux formes de Guanyin qui se sont développées dans l'art chinois. Madame Yu a recours à une approche qui rappelle parfois, dans son souci de ne pas dissocier les textes des images et de redonner vie et sens à l'adage horatien *ut pictura poesis*, la démarche d'Erwin Panofsky, même si, à l'inverse de l'iconologue de Princeton, la part accordée aux textes devient parfois prépondérante. Madame Yu démontre, à chaque page de son livre, mais peut-être plus particulièrement dans celles qu'elle consacre aux représentations picturales, l'utilité de la méthode philologique traditionnelle appliquée avec goût et finesse. L'évidence qui sourd au fil des pages est celle d'une tradition façonnée par un grand nombre d'accidents, de modifications, de sauts chronologiques, d'imprégnations avec le tissu conjonctif local. La « personne en blanc » – la *Woman in White*, pour reprendre le titre du roman de Wilkie Collins, Baiyi Guanyin 白衣觀音 (jp. Byaku.e Kannon) donne lieu à des mises au point sévères sur l'origine pseudo-tibétaine de cette forme iconographique. Madame Yu soutient qu'il s'agirait d'un type iconographique chinois, même si l'influence des textes tantriques – et donc du monde indo-tibétain – peut-être légitimement évoquée selon l'auteur.¹⁵ Madame Yu dans ses analyses reste fidèle

¹⁴ André Lévy, *La Pérégrination vers l'Ouest*. Paris: Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, vol. 1, p. 153.

¹⁵ Voir l'article « Byakuekannon » dans *Hōbōgirin*. Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, vol. 3, 1974, pp. 217-221.

à la théorie associant cette forme de Guanyin à la féminisation du bodhisattva en Chine.¹⁶ Le blanc de son habit, ainsi que le rappelait Bernard Frank avec beaucoup de justesse, « pourrait n'être pas sans rapport avec l'insistance sur l'érémitisme laïc : dans les codes disciplinaires indiens, elle indiquait, par contraste avec l'ocre rouge de l'habit des moines, la sanction d'une réduction au laïc ».¹⁷ Madame Yu développe cette hypothèse (pp. 251-252), mais elle se consacre ensuite à l'examen de plusieurs exemples de Guanyin aux vêtements blancs en Chine, sans vouloir s'avancer plus dans un débat qui semble, de toute façon, voué à demeurer dans l'incertitude quant à son issue. Un passage très intéressant rappelle que les missionnaires chrétiens en Chine, en rapportant des sculptures de la Vierge et de la Madone à l'Enfant d'Espagne et d'Europe du nord, peuvent avoir exercé une influence, au moins picturale, sur l'iconographie de Guanyin aux vêtements blancs pourvoyeuse d'enfants.¹⁸ Par souci de mettre en avant la thèse centrale de l'ouvrage sur la féminisation de Guanyin en Chine, on peut déplorer que l'auteur n'accorde pas de place aux représentations japonaises de ce type, connues très tôt dans l'archipel et dont plusieurs d'entre elles permettent de suivre pied à pied les évolutions iconographiques. Un exemple, entre tous célèbre, est celui de la peinture de Guanyin aux vêtements blancs 白衣觀音圖 conservée au Shinju.an 眞珠庵 à Kyōto et datée de 1352.¹⁹ Ce reproche méthodologique pourrait être étendu en général au traitement des données japonaises relatives à Guanyin/Kannon. Le caractère encyclopédique de l'ouvrage de Madame Yu, déjà impressionnant dans ses dimensions, ne pouvait peut-être pas se permettre un examen attentif des métamorphoses ou des évolutions du bodhisattva au Japon. Pourtant, sur un certain nombre de points, leur prise en considération se serait montrée d'un grand secours.

Les chapitres consacrés plus spécifiquement aux formes féminines de Guanyin et à son rôle de Vénérable mère, sont, en réalité, l'aboutissement du livre. Les approches conjointes des sources scripturaires, de la littérature dévotionnelle et des rituels consacrés à Guanyin, confluent vers ces pages qui, ressaisies à la lumière de la vaste fresque qui les a précédées, constituent une réflexion sur le deuxième sexe et ses relations avec les religions chinoises – notamment le bouddhisme. Consciente de la part de misogynie des différentes formes de la vie religieuse traditionnelle en Chine et de ce que celle-ci doit, pour le bouddhisme,

¹⁶ Voir, sur ce point, les conclusions assez proches de Stein, *art. cit.*, pp. 68-69.

¹⁷ *Le panthéon bouddhique au Japon*, *op. cit.*, p. 119.

¹⁸ L'ouvrage de Miyazaki Kentarō 宮崎賢太郎, *Kakure kirishitan no shinkō sekai* カクレキリシタンの信仰世界 (Le monde des croyances des chrétiens cachés). Tōkyō: Tōkyō daigaku shuppan kai, 1996, expose également les liens, inversés cette fois-ci, entre l'iconographie de la Vierge à l'Enfant et celle de Guanyin. Voir pp. 204-206 et ill. 4 et 36.

¹⁹ Sur cette peinture et sur Guanyin aux vêtements blancs, se reporter aux analyses très éclairantes d'Ōnishi Shōko 大西昌子, dans *Zenrin gasan* 禅林画賛. Tōkyō: Mainichi shinbunsha, 1987, pp. 50-52.

aux traditions de l'érémisme et aux exigences doctrinales d'une religion initialement prévue pour les *célibataires*, Madame Yu ne succombe jamais aux tentations du révisionnisme qui inspirent nombre de pages chez les tenants des *gender studies*. L'auteur, en chercheur, avance avec circonspection dans un domaine où le militantisme rétroactif tend à usurper la place de l'érudition. Les enjeux critiques de ces débats sur la religion et les femmes ne sont jamais ignorés : au contraire, ils donnent au livre vigueur et force. Mais la démarche de l'auteur est plus soucieuse de restituer, y compris dans la polyphonie de son écriture, la pluralité des voix et des cheminements humains dans l'univers religieux chinois que de succomber aux sirènes de la mode.

Si tous les chantiers, gigantesques, ouverts par Madame Yu ne sont pas traités de manière exhaustive dans son livre, si celui-ci laisse une part à l'imprévu, au *vent de l'éventuel* auquel ses lecteurs pourront se soumettre, elle ouvre une voie de recherches extrêmement féconde et appelée à beaucoup d'avenir : l'examen attentif des processus d'acclimatation des religions et de leurs panthéons dans un autre contexte. Les accidents de parcours et les invariants, les données canoniques et les vicissitudes d'une histoire mouvementée, rendent, sur la longue durée de l'ouvrage, un sens noble au mot *mentalités*. En se mettant à l'écoute des voix du monde comme Guanyin qu'elle étudie, Madame Yu a réussi le tour de force rare de captiver son lecteur, de le conduire avec douceur et passion dans le labyrinthe des textes et des images, dans le monde des lettrés, des moines, des *sans-grade* et des femmes de jadis et d'aujourd'hui. La sagesse dont elle fait ample démonstration et la compassion de son écoute subtile du passé et du charroi de ses multiples sons, au fil du cours tumultueux de l'histoire du bouddhisme en Chine, dessinent la figure d'un savant à laquelle son sujet à inspiré bien plus que des années de labeur. La mesure de ce travail est une mesure musicale.

François Lachaud